

Abolition de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Costi et Blenville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 70 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

SOMMAIRE.

- 3me PAGE. Feuilleton. 4me PAGE. L'Actualité, Feuilleton, Wagner et Wesendonck. 5me PAGE. Faits Divers. 6me PAGE. La légende de la Neige. Evénements Marquants. 8me PAGE. Poésie. Mondanités. Chiffons. Papa l'Annuaire, Les Vieux Soldats. Une Tombe. Cuisine.

INAUGURATION

-DE-

GOVERNEMENT CUBAIN

Encore une fois, les Cubains sont maîtres chez eux. Fidèle à sa promesse, M. Roosevelt a retiré de l'île de Cuba, à la date convenue, les troupes américaines qui y étaient depuis le jour où le mouvement insurrectionnel s'était produit à la suite de l'élection présidentielle, il y a des mois.

Les événements sont trop récents pour que nous les rappellions autrement que dans leurs grandes lignes: Palma, qui vient de mourir, avait été élu, réélu plutôt, à la présidence de la République, et sous son administration, la paix avait régné; mais une paix qui n'était qu'apparente, faut-il croire, puisque l'élection mit en présence deux partis se disputant le pouvoir, les Conservateurs et les Libéraux.

Des scènes de désordre éclatèrent ensanguinant l'île. Le gouvernement américain qui s'était engagé à continuer aux Cubains sa protection, le cas échéant, ne pouvait se soustraire à cette obligation, ce devoir; de là, l'envoi des troupes avec M. Taft, ministre de la Guerre, à la Havane.

La tâche de celui-ci fut épineuse. Il se rendit dans la capitale animé des meilleures intentions à l'endroit de tous, faisant preuve de cette grande impartialité qu'il fallait pour régler la satisfaction générale le différend qui partageait les Cubains en deux camps. Avec beaucoup de modération, de délicatesse et de fermeté, Taft institua une enquête pour se parfaitement familiariser avec la situation, et proposa assez rationnellement aux deux partis une élection nouvelle.

Si à la dernière élection il y avait eu des irrégularités commises, à la prochaine elles ne se reproduiraient pas, et le parti qui avait triomphé triompherait encore, c'était présumable.

Palma préféra descendre du pouvoir plutôt que de se soumettre à la mesure proposée, prévoyant qu'il y trouverait quelque chose d'humiliant, déclarant qu'il croirait se diminuer aux yeux de ses compatriotes et à ses propres yeux en la faisant.

Dès lors, il rentra dans la vie privée et Taft prit les rênes du gouvernement, qu'il dut plus tard céder au général Magoun.

Avant-hier, le nouveau président, élu dernièrement, le Gén. Jose Miguel Gomez, et le vice-président, Alfredo Zayas, sont entrés dans l'exercice de leurs mandats; une cérémonie brillante avait été organisée pour la circonstance. C'est au palais présidentiel qu'elle a eu lieu, cette cérémonie, en présence des représentants diplomatiques des autres puissances et présidée par le gouverneur militaire américain.

Tandis que le Président cubain prenait officiellement le serment de respecter avec fidélité la constitution et les lois de son pays, une fanfare égayait la cérémonie de ses brillants accords, enthousiasmait la foule immense qui avait envahi le palais et ses abords.

Le ministre espagnol, M. Gaytan de Ayala, doyen du corps diplomatique, a dit des choses fort élogieuses à l'adresse du général Magoun et des Américains.

L'exactitude qu'a mise M. Roosevelt à tenir sa promesse de retirer du pays les troupes américaines après y avoir rétabli l'ordre, nous est une preuve que le sens moral le plus élevé anime ce Chef d'Etat, et remplit de joie le peuple cubain, a ajouté M. Ayala.

L'île de Cuba est aujourd'hui libre; et c'est le vœu général qu'avec la stabilité de ses institutions, un profond respect de ses lois et des droits de tous, la pleine jouissance de ses ressources nombreuses, une ère nouvelle s'ouvre pour elle, ère de bonheur et de prospérité.

Wagner et Wesendonck.

On sait qu'après les événements de 1848, Wagner exilé, avait trouvé accueil chez un riche négociant allemand établi à Zurich, et que dix ans plus tard, la crainte d'aimer trop la femme de son hôte le força de quitter la retraite, où il avait composé "Or du Rhin", "la Walkyrie", une partie de "Siegfried". Les lettres passionnées et lyriques qu'il adressa de Venise à Mathilde Wesendonck ont été publiées. La "Revue de Paris" donne maintenant des lettres au mari. Celles qui paraissent aujourd'hui sont antérieures à la crise; elles datent de 1856 et d'un voyage que Wagner faisait à Londres. Il y exprime le dégoût que lui inspire son métier de chef d'orchestre, des artistes médiocres et un public de snobs qui se fait un devoir national de dénigrer que l'oratorio. Les Anglais restent assis quatre heures à écouter des fugues, dans la conviction qu'au ciel, en récompense de cette bonne œuvre, ils n'entendront plus que des airs d'opéras italiens. Mendelssohn, dans ses oratorios, a satisfait ce double sentiment; aussi est-il devenu pour les Anglais ce que Jéhovah est pour les Juifs. Wagner n'a qu'un désir, celui de renouer aux tournées de concerts; mais sa femme [la première] veut qu'il parte de la première. Ne trouvera-t-il jamais un prince généreux? C'est alors que Wesendonck

FAITS DIVERS.

Premières Procédures.

L'Avocat de District a entamé hier, des procédures à la Cour Criminelle de District pour que soit réglée la question de validité ou d'invalidité de la loi Gay-Shattuck relative à la vente des liqueurs dans l'Etat. Dix-sept plaintes ont été enregistrées contre des messieurs connus appartenant aux divers cercles de la ville et contre des établissements importants; les messieurs sont: Frank B. Hazne, président du Pickwick Club; Dr C. S. Lewis, président du Boston Club; Dr John J. Archinard, président du Chess, Checkers & Whist Club; Adolph S. Leclerc, propriétaire de la confiserie au coin des rues Royale et St-Pierre; Joseph Flaudry et Fred. Bertrand, propriétaires des salons de liqueurs au coin des rues Carondelet et Canal et au coin des rues Canal et Dauphine; Theo. Grunwald, gérant de l'hôtel Grunwald. Tous sont accusés d'exploiter des buvettes sans licences et de les exploiter en violation de la loi qui exige un éloignement de trois cents pieds d'une église.

THEATRES.

ORPHEUM.

Les personnes qui entendent avec plaisir dire un monologue, raconter avec finesse des histoires, prêtent une oreille attentive à Ben Welch, le comédien célèbre qui débute demain soir à l'Orpheum avec une troupe excellente.

Welch qui est un mime parfait, se présentera devant le public tout d'abord sous les traits d'un Hébreu de New York, ce type individuel dont les accents, les gestes, les mouvements et la tenue se reconnaissent partout, et partout provoquent l'hilarité. Ensuite, il imitera l'ouvrier italien qui, lui aussi, a de l'originalité dans la physionomie et la personnalité.

Frank Gardener et Lottis Vincent joueront une comédie intitulée: "Wining a Queen". La troupe qui débute demain compte des artistes excellents qui tous amuseront le parterre.

CRESCENT.

"The Virginian", le drame émouvant que notre public a souvent applaudi, remplacé, dès ce soir, au Crescent, les "Checkers". Variétés délicates, la variété plaît, semble croire la direction de ce théâtre qui offre à ses habitués les spectacles les plus divers. Après Thurston, le magicien dont les tours sont si intéressants, sont venus les "Checkers", une pièce où est représentée la vie des champs d'une simplicité pleine de charmes; et enfin va sui-

TULANE.

"A Stubborn Cenderella" reste encore à l'affiche aujourd'hui, et y sera remplacé demain par "Vera, the Medium", la pièce célèbre dont le rôle principal est confié à Mile Robson.

FAITS DIVERS.

Premières Procédures.

L'Avocat de District a entamé hier, des procédures à la Cour Criminelle de District pour que soit réglée la question de validité ou d'invalidité de la loi Gay-Shattuck relative à la vente des liqueurs dans l'Etat. Dix-sept plaintes ont été enregistrées contre des messieurs connus appartenant aux divers cercles de la ville et contre des établissements importants; les messieurs sont: Frank B. Hazne, président du Pickwick Club; Dr C. S. Lewis, président du Boston Club; Dr John J. Archinard, président du Chess, Checkers & Whist Club; Adolph S. Leclerc, propriétaire de la confiserie au coin des rues Royale et St-Pierre; Joseph Flaudry et Fred. Bertrand, propriétaires des salons de liqueurs au coin des rues Carondelet et Canal et au coin des rues Canal et Dauphine; Theo. Grunwald, gérant de l'hôtel Grunwald. Tous sont accusés d'exploiter des buvettes sans licences et de les exploiter en violation de la loi qui exige un éloignement de trois cents pieds d'une église.

Service funèbre à la Cathédrale St-Louis.

Pour les Victimes de la Catastrophe en Italie.

En parlant de la réunion qu'ont tenue les Italiens à la tête de la colonie de notre ville, il y a quelques soirs, pour organiser des secours pour les victimes du désastre en Italie, nous avons dit que l'archevêque avait très spontanément offert de célébrer un service solennel pour les repos des âmes de ces victimes. Ce service aura lieu demain matin, à 10 heures. L'archevêque a envoyé à tous les prêtres de la ville une lettre les priant de bien vouloir inviter les fidèles de leurs paroisses à assister à cette cérémonie, à laquelle une collecte sera faite au profit des sinistrés.

Les dames dont les noms suivent se tiendront dans l'église et passeront des plateaux: Mmes A. Patorno, S. Pizzati, L. Marcellino Dell'Orto, J. Patorno, J. P. Florio, G. Rossi, S. Cusimano, V. Marcolante, Mlle Ida Matranga, Katie Cuneo, Rosy Giacomino, Carmela Patorno.

Une étrange communication.

M. Albert Paul, un des chanteurs les plus favorablement connus de notre ville, vient de recevoir de Madrid, une lettre d'un nommé Petrovitz qui subit dans la capitale espagnole un emprisonnement pour homicide.

Cette lettre est la seconde du genre qu'a reçue M. Albert Paul. Ce qui écarte l'hypothèse d'une fumisterie, c'est qu'un journal important de St Pétersbourg consacre un article à ce Petrovitz qui, paraît-il, quelque temps avant de tuer un hymne à Londres, avait fait un vol de cinq millions de roubles en Russie où il était banquier.

Petrovitz dit à M. Albert Paul qu'il ne le connaît pas personnellement, mais qu'il a entendu parler de lui et de sa haute intégrité; c'est pourquoi il lui propose de lui livrer un secret qui lui vaudra une fortune, s'il consent à lui venir en aide.

Avant d'être jeté en prison, lui dit-il, j'étais banquier en Russie. Je vous demande instamment de m'aider à entrer en possession d'une somme de \$400,000 que je possède en Amérique. Venez ici, faites lever la saisie d'effets qui m'appartiennent en en payant les frais, et je vous livrerai un secret; je vous indiquerai l'endroit où j'ai recélé un document indispensable au recouvrement de la somme en question.

En retour de vos services, je vous donnerai un tiers de ma fortune, soit la somme de \$100,000.

Faites-moi parvenir votre réponse par câble à l'adresse de Bernate Baere, à Madrid.

La lettre dont M. Albert Paul a bien voulu nous donner connaissance lui est arrivée dans une enveloppe entourée de noir et portant l'estampille de la Poste de Madrid.

Banque du Peuple.

La très grande prospérité de la People's Savings, Trust & Banking Company est merveilleuse, étant donnée la rapidité avec laquelle elle y est arrivée. Il y a quelques jours, nous avons mis sous les yeux du public un tableau indiquant l'extension de ses affaires; c'était au lendemain de la déclaration d'un dividende à ses actionnaires. L'augmentation des sommes déposées dans nos coffres en une année, de 1907 à 1908, nous a dit M. Collins, président de la Banque, s'élève à 33 pour cent; rien n'est plus encourageant; nos billets à recevoir sont de 40 pour cent moindres cette année que la précédente année, et tandis que notre capital était de \$750,000 en 1907, aujourd'hui elle est d'un million.

Nous étudions des combinaisons pour l'avenir dont profitera l'industrie, mais nous ne nous départirons jamais de cette prudence de cette sagesse dont nous nous sommes fait une loi. On se plaint de la tension des affaires; je crois qu'avec la Nouvelle année, cependant, la gêne disparaîtra, parce que les récoltes seront abondantes cette année et les capitaux nous viendront du dehors.



BEN WELCH, A L'ORPHEUM

Cour juvénile.

L'ouverture formelle de la cour juvénile a eu lieu hier matin et a donné lieu à une cérémonie intéressante à laquelle assistaient des notabilités du barreau: M. Chas. F. Buck, Garland Dupré, St-Clair Adams, Henry P. Dart, Theo. McHeyman, et plusieurs membres du conseil municipal et du Bureau des Ecoles publiques: M. Frantz, Jno. B. Conitt, E. A. Williams, Nicholas Bauer; ainsi Mile Jane Gordon et Mme O. W. Chamberlain. Des allocutions ont été prononcées puis a eu lieu la prestation du serment d'office par le juge.

Vol de \$230.

F. P. Alles, un étranger, n'est rendu au poste de police hier soir où il a déclaré avoir été victime d'un vol de \$230. Il prétend qu'il se trouvait dans un fiacre à l'avant-dernière nuit en compagnie de Tony Mercet et M. Matranga, et un instant après en être sorti il s'est aperçu que son porte-monnaie contenant \$230 avait été volé.

Un Cas de Petite Vérole.

La constatation d'un cas de petite vérole à bord d'un navire arrivant d'Europe, la "Florida", a rendu nécessaire la détention du navire à la station de quarantaine du fleuve, détention dont la durée sera fixée par nos autorités sanitaires fédérales. La "Florida", après une assez longue traversée, a fait escale à la Havane pour y prendre des passagers; mais de l'avis du Dr White, la maladie s'est déclarée avant l'arrivée du navire dans les eaux cubaines. Les passagers de la Havane ont vivement protesté contre leur détention, et ont obtenu la permission de venir en ville, non cependant sans être livrés à des démarches auprès des autorités de Washington.

MEURTRE.

Ramola Dobulovich, un matelot autrichien est mort à l'hôpital Touro hier après-midi à une heure et demie, des suites d'une blessure reçue dans une querelle avec un compatriote du nom de Hejam Christian.

Les deux hommes s'étaient pris de querelle hier matin un peu avant une heure à bord du steamship autrichien "Jenny" amarré à la hauteur de la rue Sorparou. Les agents de police du onzième precinct ayant eu vent de l'affaire se sont rendus à bord du bâtiment, mais le capitaine Ravotch a refusé de donner aucun renseignement aux agents disant qu'une dispute avait éclaté entre deux matelots et que l'un d'eux avait été légèrement blessé.

Ce n'est qu'après la mort de Dobulovich que la police a pu apprendre les détails de l'affaire. Christian s'est enfui mais son



ELEANOR ROBSON.

Qui présentera son dernier succès "Vera the Medium", au Tulane, demain soir.



SCENE DANS "THE VIRGINIAN," AU CRESCENT.

attendez, pour lui parler, qu'il n'y ait personne auprès de lui?... Je comprends... absolument personne... C'est cela. —Alors? Quand je le verrai seul, quoi? y qu'y faudra lui dire?... —Vous lui direz que vous venez de ma part... Et, de ma part, vous lui direz un seul mot, un seul que vous retiendrez aisément. —Ce mot? —Vous lui direz; "Aujourd'hui!" —Bon; c'est pas malin... Et après ça?... Je reviendrai vous dire ce que j'ai fait?... —Ce n'est pas tout... —Tant mieux, mam'selle, tant mieux... Je somme, point bête, allez, comme on croit. Et pas y en aura, tant pas que je serai content de vous être agréable... —Vous êtes un brave garçon et je vous récompenserai... —Donc, lorsque vous aurez fait la commission à M. Laurent Bourriane, vous ferez semblant de vous éloigner... puis, vous reviendrez et vous demanderez à parler à M. Michel Bourriane... —Le cadet... —Et quand il sera seul et que personne ne pourra vous entendre, vous lui direz le même mot qu'à son frère... —"Aujourd'hui!" —Bien. Après que votre commission sera faite, vous pourrez

—Et si l'un ni l'autre ne me demanderait d'autres explications... —Vous n'aurez aucune explication à donner. —C'est simple comme bonjour... Et c'est pas Lardier qui s'y trompera... —Répétez-moi votre leçon afin que je voie si vous avez bien compris... —Lardier se terdit dans un énorme état de rire. —Eh! eh! vous croyez pas que Lardier est un finaud... L'homme s'amusait, ne sachant pas qu'il était le complice inconscient, le messager d'un ordre après lequel le sang d'une innocente coulerait... —Donc, je vais à Royanmont et je demande M. Bourriane, l'ah... et je lui dis, quand il est seul et qu'il n'y a point d'autres oreilles que les siennes et que les miennes: "Aujourd'hui!" —Après ça, je tâche d'en faire autant avec le frère... Et ça y est... pas vrai, mam'selle... "Aujourd'hui!" à l'an... "Aujourd'hui!" à l'autre, le compte est exact? —Eh! tira une pièce de dix francs d'une bourse en or. —Frezes... Je tiens à vous prouver que je suis satisfaite de votre travail. —Mam'selle est vraiment trop bonne... C'est pas de refus, bon accordement. —Ce n'est pas tout... Il y a déjà quelques semaines que je

voulais augmenter votre salaire... Vous touchez deux francs cinquante par jour... —Oui... Avec ça, y a pas de quoi se mettre en ribote les dimanches... —Désormais, vous toucherez trois francs cinquante... —C'est-y Dieu! possible?... Et à partir de quelle époque, s'il vous plaît?... —A partir du premier décembre. —Dans trois jours!... Merci, ma bonne demoiselle... Ah! je suis-y content! je suis-y content! V'la la fortune qui commencent! —A présent, partez, hâtez-vous, et ne vous arrêtez pas en route. —J'y vas, j'y vas mam'zelle. —Elle sortit et elle le vit qui s'engageait sur la route, d'une marche rapide. Lardier n'avait pas la tête bien solide. La pièce de dix francs, tombée dans sa poche, et cette augmentation quotidienne de vingt sous le grisèrent vraiment. Il s'entrevoit le ciel. —Et tout cela, murmurait-il, tout cela pour aller faire une commission qu'est pas ben difficile et un enfant serait faite aussi ben comme moi!... En v'la-y une chance!... Lardier, l'es né coiffé, vieux... Et il riait aux éclats, parlant haut, tout le long de la route, pendant que les premiers flocons de neige commençaient à voltiger, encore très rares.

Tout à coup, il s'arrêta, bouche béante et les yeux éblouissants. Et il se frappa un coup de poing sur la tête, comme s'il avait voulu en faire sortir l'idée subite qui venait de la traverser. —Je comprends!... je comprends!... Elle aura deviné, quand même que je ne lui en ai rien dit, que j'ai surpris dans le temps, ses rendez vous d'amour avec le médecin Fontenailles... Oui, oui... elle aura fini p't'être ben par deviner que je connais le pot-aux-roses... et elle veut me fermer le bec. Ah! oui! Ah! oui! Ah! oui! je crois ben que j'avons compris. Il se mit à rire de plus belle, puis reprit sa marche vers Royanmont. En montant, il aperçut Laurent qui fumait un cigare sur la terrasse, en regardant vers la route qui conduisait au Moulin-à-Joli. Il se souvenait des dernières paroles de Germaine. Il n'avait pas voulu s'absenter, ainsi qu'elle le lui avait recommandé, et il attendait l'ordre qui viendrait de la jeune fille. Cet ordre, était-ce pour aujourd'hui? Laurent s'était levé tard, ainsi que Michel, ce jour-là. Ni l'un ni l'autre n'avait voulu descendre, évitant de se trouver en face de leur mère. Ils avaient, de leur chambre, guetté son départ, seulement. Sans remordia, le cœur dur, le front barré et sombre. Ils n'avaient pas encore dé-

jeuné. De la terrasse d'en bas, où il se promenait, Laurent aperçut Lardier et ne tarda pas à le reconnaître pour un des garçons du moulin. Lardier venait-il au château?... En dépit de sa cruauté, le misérable sentit un frisson qui lui glissait par le corps. —Eh! eh! eh! C'est pour aujourd'hui? C'est pour aujourd'hui? C'est pour aujourd'hui? Le garçon prit le chemin du Royanmont qui s'embranchait sur la grande route. Laurent le laissa monter. Au château, les gens savaient où le trouver. On lui enverrait Lardier. Un trouble bizarre, dont il se moquait, et qui fut, pendant quelques minutes, plus puissant que toute son énergie criminelle, s'était emparé de l'âme des frères. Et il lui est été impossible de marcher. Il s'assit sur un banc, pour se remettre. Lardier ne s'arrêta qu'au château. Il rencontra un domestique et dit: —Il faut que je parle à M. Laurent Bourriane... —Monsieur est en bas, près de la rivière. Mais vous monsieur Michel... et si tu veux l'adresser à lui, mon vieux?... En effet, Michel, sans aguer, lui aussi, venait de se montrer sur le perron. Tout bas, rognonard, la do-

restique disait à Lardier —C'est de la part de ta maîtresse, hein? comme toujours? —Lardier cligna de l'œil. —Oui. —Elle leurt en fait voir de toutes les couleurs, aux deux frères! —Plus de couleurs encore que tu crois... —Allons donc! fit l'autre, affrôlé... Viens donc, tout à l'heure, nous conter ça à l'office... on te payera une bonne bouteille, comme tu n'en as jamais bu... —Lardier ne dit ni oui ni non. Il se dirigeait vers Michel Bourriane. Bième, les jambes fauchées, pris d'une émotion pareille à celle de Laurent, le cadet ne bougea pas. Lardier, fidèle à sa consigne, attendit que le domestique se fût éloigné. —Après quoi, très bas, en confidence, il dit, presque à l'oreille. —Je viens de la part de ma patronne!... Elle m'a chargé de vous apporter un mot, rien qu'un seul mot... "Aujourd'hui!" Il paraît que vous savez ce que ça veut dire et que j'ai rien de plus à vous expliquer... Y a pas de réponse!... —Lardier salua poliment, redescendit le perron, et de la cour aller rejoindre Laurent et faire sa seconde commission. Dehors, il rencontra le domestique — Mathurin Leordier — qui guettait sa sortie. —Eh bien, vieux? Et cette

bouteille? On refuse? On fait le bec fin? On est dégoûté? —Non dit Lardier, faisant claquer sa langue... Mais j'ai pas fini ma course... Attends-moi... Je suis à toi dans cinq minutes... Débouche toujours la bouteille... pour qu'elle s'impatiente pas... Nous lui dirons bonjour, ensemble... —Lardier n'avait pas bougé du banc sur lequel il était assis. —Il vit venir à lui le garçon, tout blanc de farine, et il le regarda avec une sorte de orainte, comme s'il s'était trouvé devant un spectre. Lardier s'approcha, salua. —Monsieur Laurent, c'est ma patronne qui m'envoie... Elle m'a dit: "Va le trouver, de ma part, communique lui un mot, rien qu'un seul mot, "Aujourd'hui!" Vous savez, probable, ce que cela signifie? —Oui! merci! —Lardier s'en alla. Il pensa à la bouteille qui l'attendait. Il n'était pas homme à dédaigner une pareille subaite. Il ne lui arrivait pas de boire du vin dix fois par an. Alors, prestement, il remonta vers Royanmont et se rendit à l'office où, avec quelques domestiques du château, Mathurin Leordier l'attendait. Lentement, Laurent avait quitté la terrasse. Là haut, le déjeuner, en retard, sonnait. La suite à dimanche prochain.